

CINÉMA Le film «Tadmor» raconte les horreurs vécues par des prisonniers libanais en Syrie. Rencontre avec les réalisateurs Monika Borgmann et Lokman Slim avant la projection au Filmpodium

Le royaume de la folie et de la mort



Dans «Tadmor», 22 anciens prisonniers des geôles syriennes ont reconstitué les violences et les humiliations subies quotidiennement durant leur détention. LDD

DIDIER NIETO

Moustafa Shamseddine parle en remuant la tête et en agitant les mains. Sa voix est un curieux mélange de souffrance et de détachement, au milieu duquel perce, discrètement, une once de satisfaction: celle de pouvoir enfin raconter son histoire. Assis sur une chaise, seul face à la caméra, le vieil homme se remémore les horreurs subies dans la prison de Tadmor (Palmyre), en Syrie, où il a été enfermé entre 1986 et 1998. «Tu vis dans la peur du matin au soir. Tu es surveillé en permanence, même dans le dortoir. Tu ne sais pas quand viendra ton heure. Sortir, prendre des coups, rentrer. C'est ça la prison, rien que ça.»

Moustafa Shamseddine et 21 autres anciens détenus sont les protagonistes de «Tadmor». Réalisé par la journaliste allemande Monika Borgmann et l'auteur libanais Lokman Slim, le documentaire dévoile les conditions de détention inhumaines

de la prison syrienne, «la pire de toutes, celle où on était envoyé pour mourir».

«Travail de mémoire»

«Tadmor» est une sorte de prolongation du travail que les deux documentalistes accomplissent au sein de l'association UMAM, qu'ils ont créée en 2004. «Nous effectuons des recherches centrées sur les violences civiles perpétrées durant la guerre du Liban. C'est un travail de mémoire», explique Monika Borgmann.

Le conflit, qui s'est étalé de 1975 et 1990, a causé des milliers de disparitions. Les cinéastes ont identifié une catégorie particulière de victimes: les prisonniers politiques arrêtés par le régime el-Assad en Syrie. «Certains ont commencé à parler dès leur libération. La révolution qui a éclaté en Syrie en 2011 a incité d'autres à s'exprimer. Nous avons commencé par les aider à plaider leur cause. Puis ils ont décidé d'affronter ensemble leur passé commun. Faire un film est un besoin

qui s'est fait sentir en cours de processus. Cela permet de donner plus de visibilité à leurs histoires», poursuit Lokman Slim.

Revivre l'horreur

«Tadmor» est un documentaire particulier qui mêle témoignages et reconstitution. S'adressant à la caméra, les anciens prisonniers racontent les uns après les autres les violences, les tortures et les humiliations endurées à Tadmor. Moustafa Shamseddine s'est fait broyer les doigts à coup de bottes. Ali Abou Dehn, enfermé durant 13 ans, a lui été obligé d'avaler un oiseau entier pendant qu'il se faisait tabasser.

Ces séquences sont complétées par une mise en scène du quotidien de la prison, dont une partie a été reproduite dans une école désaffectée de Beyrouth. Les anciens détenus se replongent dans le royaume de la folie et de la mort en incarnant soit leur propre rôle, soit celui des gardiens. «L'idée de rejouer ces moments est

venue d'eux. C'est le langage qu'ils ont proposé pour raconter leur histoire», détaille Monika Borgmann. «C'est la mémoire du corps. Car une prison, c'est un lieu où le langage est réduit au degré zéro. C'est la déficience des mots», complète Lokman Slim.

Les réalisateurs ont accompagné leurs témoins dans cette épreuve immersive, sans prétendre en faire un exercice thérapeutique. «Les hommes parlent pour eux-mêmes, mais aussi pour tous ceux qui n'ont jamais pu s'exprimer ou qui sont toujours en prison», relève l'auteur libanais.

Mauvaise conscience

«Tadmor» est le deuxième documentaire réalisé par Monika Borgmann et Lokman Slim. Le premier, «Massaker», est sorti en 2004. Il dresse le portrait de six des artisans du massacre de Sabra et Chatila, les deux camps de réfugiés palestiniens assiégés en 1982 près de Beyrouth. «Nous n'établissons pas un catalogue des horreurs, car cela n'a au-

cune influence sur les décisions politiques. Nous cherchons à combler la déficience des mots», souligne Lokman Slim, tout en déplorant la «tolérance de l'horreur» des gouvernements.

Les violences décrites dans «Tadmor» ne sont d'ailleurs pas révolues. Amnesty International a récemment dénoncé les tortures et les exécutions commises dans la prison de Saidnaya, en Syrie. «Et quand on sait que l'on négocie le maintien au pouvoir de Bachar el-Assad...», soupire Lokman Slim. Lui et Monika Borgmann refusent pourtant de perdre espoir. «Si notre travail donne mauvaise conscience, c'est suffisant. Et lorsqu'on se retournera sur cette époque dans quelques années, personne ne pourra dire qu'il ne savait pas, personne ne pourra arguer de son innocence.»

INFO

«Tadmor»
A voir dimanche à 20h au Cinématographe de Tramelan puis les 2 et 3 avril au Filmpodium en présence des réalisateurs.